occupait toute la largeur de la petite rue de Rihour, près de la rue Neuve était commandé par un capitaine.

C'est là devant que devait se dérouler le premier acte de l'émouvante manifestation.

A la tête des manifestants, au premier rang, se trouvaient les députés Delory et Ghesquière avec Picavet, Carlier et Edouard Delesalle, directeur du « Réveil du Nord ». Ils incitaient au calme la foule. Celle-ci sifflait avec violence les élus de la Fraude et c'était une tourmente de cris stridents qui allait faire pâlir de confusion les culs-bénits du Palais Rihour.

Les cris vigoureusement poussés de « Démission ! Démission ! A bas les Fraudeurs ! alternaient avec la chanson de circonstance : « A bas la Calotte ! » et l' « Internationale ».

Le commissaire veut faire charger contre la foule

Tout cela, émanant d'une foule qui envahissait la Grand'Place et ses abords, avait une allure de protestation grandiose indéniable.

Cela énerva probablement les Messieurs du Palais Rihour qui firent donner des ordres.

M. Gaehlinger, commissaire central vint conférer avec M. Sevé, commissaire, qui était de service au barrage de la rue de Rihour et annonça son intention de faire « déblayer » une partie de la Grand'Place.

Delory, Ghesquière et Edouard Delesalle intervinrent près de M. Sevé pour qu'on ne prît pas de résolutions brutales, absolument inutiles.

Sous leurs pressantes instances la foule s'écarta un instant de la ligne des gendarmes afin d'éviter un contact trop immédiat et dangereux.

Le commissaire, perdant son sang-froid, annonça cependant qu'on allait charger. Bien mieux, il tira son écharpe et pendant qu'un trompette de gendarmerie faisait les sonneries réglementaires il fit les trois sommations d'usage.

L'instant était critique.

La foule qui n'avait commis aucun désordre ni délit, manifestait son intention de résister par la force à une décision aussi maladroite.

Le capitaine de gendarmerie retenait d'un geste de la main ses hommes, et ne semblait pas pressé d'exécuter un ordre si évidemment malencontreux.

Un peu de temps fut heureusement gagné de la sorte et Delory, juché sur une chaise harangua la foule...

Delory invite les manifestants à le suivre au "Réveil du Nord"

Delory dit à la foule :

« Citoyens !

» Votre manifestation a été magnifique ! Vous avez montré, par vos cris, par vos sifflets, quel mépris était le vôtre pour les élus de la fraude et du vol qui siègent en ce moment, au Palais Rihour, dont vous les chasserez comme ils le méritent, aux élections prochaines.

» Vous êtes ici plusieurs milliers et nulle protestation ne pouvait mieux montrer l'unanimité des lillois à réprouver l'indignité de ceux qui se cramponnent à leurs sièges volés de la Mairie !

» Maintenant votre geste a été compris ! Suivez-nous au « Réveil du Nord » où nous allons manifester à nouveau la satisfaction des honnêtes lillois pour la campagne entreprise par ce journal contre la bande des faussaires du Palais Rihour. »

Des acclamations vigoureuses montèrent de tous les coins de la place et, sous la conduite de Delory, de Ghesquière, de Picavet, de Carlier et d'Ed. Delesalle, avec une discipline admirable, les manifestants refluèrent de la Grand'Place vers la rue de Paris...

Le cortège des manifestants

Un cortège de six à sept mille personnes se forma presque immédiatement et traversa la Grand' Place.

Sous les fenêtres de l' « Echo » les sifflets firent tapage car, aux fenêtres du journal municipal, les manifestants aperçurent l'ex-candidat des petits frères, Karl Delesalle, qui riait... jaune.

Tout le long de la rue de Paris le cortège se grossit et la tête du cortège arrivait rue du Molinel que sur la place du Théâtre il y avait encore plusieurs milliers de personnes ainsi que sur la Grand' Place.

Les cris de *Démission*, d'*A bas les Fraudeurs !* retentissaient. Delory et Ghesquière firent signe d'arrêter en face du « Réveil du Nord ».

Un meeting en plein air au "Réveil du Nord"

On avait pensé organiser un meeting dans la grande salle des fêtes du *Réveil du Nord*, 186 bis, rue de Paris, mais l'immense affluence de manifestants ne permit pas de le faire.

La rue, seule, pouvait contenir cette mer humaine qui déferlait, très loin, presque contre l'église Saint-Maurice.

GHESQUIÈRE monta sur une estrade improvisée à la porte du *Réveil* et il félicita les manifestants de leur calme et de leur discipline.

En quelques paroles énergiques, il flétrit cette municipalité coupable qui, devant l'évidence des fraudes commises sous sa responsabilité, se raccroche au pouvoir et refuse de laisser apporter un peu de lumière dans les ombres malpropres de son Bureau des Elections.

« Mais, dit Ghesquière, la lumière se fera quand même ! La campagne organisée par le *Réveil du Nord*, campagne d'épuration et de moralisation des listes électorales de Lille, truquées et corrompues par les faussaires Binauld et Billaert, aura pour conséquences les sanctions légitimes auxquelles se refusent, jusqu'ici, les élus des Fraudeurs !

» Aussi, ajoute Ghesquière, je veux être l'interprète de la section lilloise du Parti Socialiste en remerciant et en félicitant le *Réveil du Nord* pour son action si vigoureuse et la campagne inlassablement menée pour la révision des listes électorales, contre les infâmes bandits qui ont dérobé aux Lillois les droits sacrés du suffrage universel ! »

DELORY parla dans le même sens et déclara qu'en venant manifester leur mépris à la Mairie et leur satisfaction au *Réveil* les lillois avaient accompli la tâche qui leur était assignée pour ce dimanche.

L'avenir permettrait d'autres manifestations à l'égard des fraudeurs municipaux mais il ne fallait pas se prêter aux desseins de la municipalité et de ses agents provocateurs, en retournant à la Grand' Place où l'on voulait faire assommer les lillois.

Les applaudissements éclatèrent. On cria Vtive Delory ! Vive le *Réveil !* Vive Ghesquière ! et la foule, à l'invitation des militants socialistes se dispersa.

Que se passait-il à la Mairie pendant ce temps ?

Nous allons le dire.

Les Elus de la Fraude délibèrent sous les sifflets des Lillois

Ils remplacent le maître-fraudeur Binauld par son défenseur Me Parmentier

L'ASSISTANCE N'ÉTAIT COMPOSÉE QUE DE POLICIERS. — ON AVAIT EMPÊCHÉ LES LILLOIS DE RENTRER DANS LEUR MAIRIE.

Elle fut rapide et triste cette double séance du Conseil municipal, qui avait pour but le remplacement du maître-fraudeur Binauld, l'adjoint au maire, démissionnaire, l'inculpé des Fraudes Electorales, et la désignation — élection piquante — des électeurs municipaux, produit des faux-électeurs, à l'élection sénatoriale prochaine.

Devant un public restreint — il n'y avait par quel mystère ? — qu'une trentaine d'agents en tenue et en civil dans la salle « réservée » aux auditeurs, la première séance fut ouverte à 11 heures 15 par le maire fictif, M. Ch. Delesalle, qui présidait.

On donna connaissance des excusés, MM. Crépy, Baudon, Binauld, Gobert, Gossart Gronier, Wauquier et Barrois.

La présence de 28 conseillers fut constatée par appel nominal.

Ah ! certes, la mine des élus des frères à barbette et des électeurs fabriqués par le ménage Binauld-Billaert n'était pas souriante.

Comme si ils étaient réellement prisonniers de la légion de gendarmes qui leur servaient de rempart contre le flot populaire que l'on voyait, par les fenêtres du Palais-Rihour, déferler sur la Grande-Place et dont les sifflets et la clameur incessante « Démission, les Voleurs ! » se répercutaient sonores sous les voûtes de la mairie, les élus de la Fraude faisaient piètre figure. Un silence pénible, une gêne douloureuse planait sur cette lamentable assemblée dont la torpeur ne semblait se dissiper que chaque fois que les échos d'une bordée de sifflets faisait sonner les vitres de la salle hermétiquement close.

Rapidement et d'une voix étranglée, le maire fictif donna lecture de l'article de loi réglementant la nomination, l'élection des adjoints, à bulletins secrets.

On procéda au vote qui donna comme résultat 27 *voix à M. Parmentier*, et un bulletin blanc.

Le choix délicat du défenseur du Maître-Fraudeur Binauld, pour remplacer l'indésirable à la tête du Service des Fraudes Electorales, fut ainsi ratifié.

L'élection des faux-délégués Sénatoriaux

Une suspension de séance de cinq minutes précéda la seconde réunion.

Cachés derrière les rideaux des fenêtres, les élus des faux-électeurs « crânaient » à l'égard de la foule hostile des vrais électeurs que l'on voyait malmenée par la police municipale.

La séance fut reprise. Les listes préparées des délégués sénatoriaux à élire furent remises à chacun et déposés dans la corbeille.

Furent ainsi nommés délégués : MM. Delesalle, Laurenge, Ligeois, Brackers, Delos, Duponchelle, Gossart, Sockeel, Ducastel, Boutry, Gobert, Gronier, Dambrine, Rémy, Dubureq, Richebe, D Danel, Coutel, Legrand-Herman, Valdelièvre, Buisine, Léonard Danel, Parmentier et Lesot.

On désigna ensuite des délégués suppléants, MM. Ovigneur, Baré, Guiselin, Lessenne et Coilliot.

Les élus des élus fictifs des faux-électeurs déclarèrent accepter le mandat qui venait de leur être confié et la séance fut levée.

La faite honteuse des voleurs de suffrages

Il était alors 11 heures 40. Du dehors la formidable clameur montait toujours.

Pour ne pas avoir à affronter la justice populaire, les élus de la Fraude s'en furent tête basse un à un par des sorties dérobées entre de doubles haies de policiers et de gendarmes. Ils s'enfuirent comme des voleurs.... c'est bien le cas de le dire !

Seul, le maire des calotins fraudeurs resta gardé en ce Palais à tout jamais marqué par la Honte et il ne partit que très tard, n'osant pas affronter la colère populaire.

La dernière de Guiselin

Une seule note gaie fut à enregistrer à l'issue de cette séance.

Bien entendu, elle eût pour auteur le grotesque de la bande, Guiselin.

Le personnage ne perdit pas l'occasion de se livrer une fois de plus à une manifestation ridicule.

Se précipitant à la sortie de la salle des délibérations, à travers les policiers qui composaient le public de cette mémorable réunion, il rejoignit l'agent de sûreté Baudet, que nous avons désigné comme chargé de provoquer des incidents et opérer avec des comparses l'arrestation de militants socialistes.

Comme si cet agent venait de se couvrir de gloire, Guiselin le grotesque lui saisit les mains, et le plus gravement du monde, s'écria : « Recevez publiquement toutes nos félicitations, mon brave. Vous avez été à l'ordre du jour ».

Gêné, l'agent s'éclipsa et personne n'eut le cœur de rire de la plaisanterie si « spirituelle » du grotesque Guiselin.

Charges de gendarmerie sur la Grand' Place

Les provocations des gendarmes suscitent de nouvelles manifestations. - Arrestations et violences inqualifiables de certains agents.

Après que le meeting en plein air eut lieu au « Réveil », c'est-à-dire aux environs de midi, des groupes s'étaient reformés sur la Grand'Place et aux alentours. Le calme le plus complet régnait, lorsque les gendarmes reçurent du commissaire central l'ordre de faire des promenades sur la Grand'Place pour disperser les groupes.

Par pelotons de six hommes les gendarmes à cheval se mirent à patrouiller, en faisant caracoler leurs chevaux, ce qui n'était pas fait pour maintenir le calme.

Ils allèrent déloger les gens sur les trottoirs, et poussés de côté et d'autres les lillois ne savaient plus où aller.

Les gendarmes mirent alors leurs chevaux au trot pour achever le désarroi général.

Cette charge inattendue fut le signal lamentable d'incidents violents.

Un agent assomme un ouvrier

Un trompette de la brigade de Lille, le gendarme Roussel se fit remarquer par la brutalité avec laquelle il pourchassait les gens les plus inoffensifs.

Des passants tombèrent sous les pas des chevaux. L'un d'eux, un ouvrier D..., fut la proie des agissements inqualifiables des gendarmes et de la police.

Cerné par des gendarmes à cheval, malmené jusqu'à l'arrivée des agents qui accouraient de toutes parts sous les ordres de multiples commissaires, le malheureux D... fut empoigné par deux gendarmes à pied qui le saisirent à la gorge — il porte trace de leurs griffes, — et par quatre agents qui le saisirent par les bras et les jambes.

L'un des agents, n° 92, profitant de l'impuissance de se défendre où était le prisonnier lui asséna sur la figure de violents coups de poing qui l'ensanglantèrent.

L'ancien conseiller municipal socialiste Deneubourg voulut se porter au secours du malheureux ; deux gendarmes l'arrêtèrent et l'emmenèrent au poste où on le relâcha aussitôt du reste.

Notre collaborateur Alex Will, témoin des brutalités de l'agent 92 alla protester au poste de police près du commissaire de service M. Lamour, contre ces procédés de bête féroce.

Mais on laissait opérer les camelots du Roy

Pendant que la gendarmerie et la police bousculaient et arrêtaient les ouvriers, quelques rares camelots du Roy, sûrs de l'impunité provoquaient la foule à l'abri de la force publique.

C'est ainsi qu'à midi un camelot du Roy qui vociférait dans la rue des Trois-Couronnes : « A bas la République ! Vive Delesalle ! » fut pris à partie par un groupe important de manifestants.

Des incidents graves étaient à craindre et comme le camelot continuait ses provocations il dut se réfugier chez Mme Théo, débitante rue des Trois-Couronnes.

Pendant dix minutes la foule stationna devant le débit et ne voulait pas se disperser.

Les gendarmes arrivèrent au galop pour assurer la fuite du camelot du Roy et lancèrent leurs chevaux sur la foule...

Delory intervient encore pour apaiser la foule

En apprenant que des incidents graves venaient de survenir dans le centre Delory revint vers la Grand'Place. Accompagné par Ed. Delesalle il rallia les manifestants que pourchassaient les gendarmes et les entraîna vers la rue de Paris.

On pouvait croire encore une fois que l'ordre allait être rétabli.

Mais on comptait sans les gendarmes !

Nouvelle charge rue de Paris

Le commandant Bonnet à la tête d'une trentaine de gendarmes se lança à la poursuite de la colonne de deux mille manifestants qui s'éloignaient en chantant l' « Internationale » en sifflant les élus de la fraude et en criant : Démission ! A bas les voleurs !

UNE ARRESTATION

Les gendarmes, ayant perdu leur sang-froid, chargent à fond de train contre les manifestants qui se reforment quelques mètres plus loin.

On parlementa avec le commandant Bonnet et l'ordre ayant été donné aux gendarmes de se retirer l'importante colonne se disperse tranquillement.

Karl Delesalle fait des siennes rue Faidherbe

Vers une heure, l'ex-candidat de la Fraude, Karl Delesalle, s'était posté, avec un groupe de partisans, devant le Café Jean, rue Faidherbe, d'où il narguait la foule.

Aussitôt il fut sifflé par une groupe de manifestants. Un attroupement considérable se forma. Une centaine d'agents furent envoyés du poste central, pour protéger le fils de Monsieur le Maire.

Les commissaires firent évacuer le milieu de la rue Faidherbe et cependant ils laissèrent Karl Delesalle et ses amis stationner devant le Café Jean et continuer à narguer la foule.

Des gendarmes arrivèrent. Ce fut le grabuge général !

Encore des charges !

Un agent blessé par un gendarme !

Il est impossible de décrire les scènes qui se passèrent alors.

Les gendarmes chargèrent rue Faidherbe et place du Théâtre.

Ils firent monter leurs chevaux sur les trottoirs, piétinant les femmes, brutalisant tout le monde.

Le trompette Roussel se fit remarquer encore par ses exploits. Il donna des coups de botte dans le ventre de plusieurs personnes et alla même dans sa fureur aveugle jusqu'à cogner sur un agent de police, Masselet, qui dut, sérieusement blessé, se retirer au poste central !

Un enfant, blessé aussi, fut transporté dans une pharmacie.

Multiples incidents

De multiples incidents se produisirent jusqu'à deux heures.

Un curé qui passait et provoquait la foule fut l'objet d'une « conduite » vigoureuse jusqu'à la gare.

Des agents, en chargeant avec les gendarmes, brutalisèrent des passants. On nous cite les agents 185 et 92 — encore — qui molestèrent des jeunes gens.

Il est intolérable que de tels agissements soient tolérés. Si la population a reconnu qu'en général les agents avaient procédé avec plus de modération que de coutume, il n'en est que plus odieux de constater que certains individus, recrutés à la légère, se conduisent, sous l'uniforme, comme des brutes. Si les agents étaient mieux payés, le recrutement serait meilleur.

Rue des Manneliers, un ouvrier jeté à terre par des agents, fut « passé à tabac » sans pitié.

Les gendarmes s'en vont, le calme revient !

Enfin, vers deux heures, les gendarmes reçurent l'ordre de se retirer, et aussitôt le calme se rétablit ; et la foule, indignée de leurs brutalités, se retira.

De nombreuses arrestations avaient été faites.

Les gendarmes continuèrent à occuper les abords de l'Hôtel-de-Ville.

Huit arrestations

SEPT SONT MAINTENUES

Un service spécial de permanence avait été installé au bureau central de police, où MM. Lamour et Vignial, commissaires de service, attendaient les événements.

Tout se passait sans incident lorsque l'attitude provocante et brutal d'un trompette de gendarmerie vint tout gâter.

C'est ainsi qu'en peu de temps huit arrestations furent opérées sur divers endroits.

manifestants arrêtés qui sont :

1. L... Ernest, journalier, 19 ans, boulevard des Ecoles ; 2. Victor D..., rue de l'A. B. C. ; 3 Alphonse B..., 19 ans, rue des Etaques ; 4. Camille V..., 17 ans, rue Godefroy, à La Madeleine.

En présence de la brutalité d'un gendarme, dont nous signalons la conduite plus haut, ils auraient crié « assassin » ; l'un d'eux a poussé le cri de « A bas les voleurs ! » Ils ont été gratifié d'un procès-verbal pour outrages.

La Municipalité des voleurs de suffrages n'aime pas qu'on lui dise ses vérités.

5. George C..., 26 ans, place Marché-aux-Poulets, a été gratifié d'une contravention pour refus de circuler et laissé en liberté provisoire.

6. Fernand D..., 24 ans, rue Monge, fut arrêté pour avoir, paraît-il, saisi la bride du cheval d'un gendarme et voulu frapper le cavalier. Il a été inculpé en dépit de ses explications d'outrages et de rébellion aux agents de la force publique.

7. Marceau L..., 24 ans, rue Augereau, fut arrêté pour avoir crié « Assassins », place du Théâtre. Il sera poursuivi pour outrages.

8. L'ouvrier frappeur R...., 34 ans, de Ronchin a comparu devant M. Lamour, pour ivresse et outrages à agents. Ce dernier, seul, aurait déjà été condamné.

Après avoir consigné sur un procès-verbal les déclarations des huit personnes arrêtées, M. Lamour les a maintenues à la disposition de la justice, sauf Cennesson, qui fut laissé libre.

Vers 4 heures de l'après-midi, M. Filaire, juge d'instruction, accompagné de M. Frémicourt, substitut du Procureur de la République, et de son greffier, est venu au poste central de police.

Pendant deux heures il interrogea les manifestants arrêtés et décida de les maintenir en état d'arrestation.

Aujourd'hui les manifestants en Correctionnelle

Les manifestants arrêtés hier comparaîtront aujourd'hui lundi, à midi, devant le tribunal correctionnel à l'audience des flagrants délits.

Les deux jeunes gens arrêtés sont renvoyés devant le tribunal pour enfants qui se réunira mardi à 2 heures.

Ainsi se termine cette journée qui fut émouvante entre toutes. Et les Fraudeurs du Palais Rihour ne sont pas encore au bout de leurs peines !

L'Archiduc héritier d'Autriche et sa femme assassinés

Après avoir échappé à une bombe lancée contre eux par un ouvrier typographe, l'archiduc d'Autriche et sa femme sont tués à coups de révolver par un lycéen, en Bosnie

LE GRAIN DE SABLE

Le geste d'un étudiant révolutionnaire peut changer la face de l'Europe.

Depuis de longues années, ce qu'on est convenu d'appeler l'unité austro-hongroise ne s'appuyait que sur la personnalité respectée du vieil empereur François-Joseph.

Il était de notoriété publique que sa disparition était capable d'entraîner une révolution dans cette mosaïque de nations qui composent son empire.

La mort mystérieuse de son fils n'avait pas peu contribué à éveiller les espoirs des Slaves, des Magyars, des Polonais, des Ruthènes qui, depuis toujours, rongent leur frein, et n'ont qu'un désir, celui de se libérer de l'unité impérialiste et de la domination autrichienne...

Après la mort de l'archiduc Rodolphe, les visées unitaires de l'empereur François-Joseph, — dont on peut dire que tant qu'il sera en vie, les tendances nationalistes seront respectées, — s'étaient concentrées sur son neveu l'archiduc héritier François-Ferdinand.

Malgré la coalition militaire qui gravite depuis quelques années autour du prince de la couronne, et dont les effets inquiétants se sont faits sentir récemment au cours du conflit balkanique, l'archiduc qui vient d'être assassiné hier, pouvait paraître capable de prolonger l'œuvre de son oncle et de cimenter l'étrange mosaïque de nations, différentes et même ennemies, qui constituent l'empire sur lequel il devait être appelé prochainement à régner.

Une balle de revolver a modifié tout cela.

Et l'on peut dire qu'elle a non seulement changé les termes du dilemne austro-hongrois, mais même modifié toute la politique européenne.

Il est en effet certain qu'en raison du grand âge de l'empereur François-Joseph, la Russie et l'Allemagne peuvent désormais être appelées à recueillir chez lui un héritage territorial important et à arbitrer la plus grave guerre civile qui, depuis des siècles, eût ensanglanté l'Europe.

L'Agence Havas communique la dépêche suivante de Sarajevo :

L'archiduc héritier d'Autriche et sa femme viennent d'être assassinés à Sarajevo (Bosnie) dans des circonstances qui semblent établir un complot.

Voici le détail des faits :

L'archiduc François-Ferdinand et sa femme se rendaient ce matin à l'hôtel de ville. Une bombe fut lancée contre leur voiture. L'archiduc héritier fit un mouvement de la main et repoussa la bombe qui alla éclater sur une seconde automobile où se trouvaient le comte Waldeck et un autre officier. Tous deux furent légèrement blessés. Quelques personnes du public furent également atteintes.

L'auteur de l'attentat est l'ouvrier typographe Cabernowitz. Il a été arrêté.

Après la réception de l'hôtel de ville, l'archiduc a fait le tour de la ville en automobile avec sa femme.

Un second attentat a été alors commis. Un élève du lycée, nommé Prinzip, a tiré plusieurs coups de browning.

L'archiduc héritier a été atteint à la figure et la duchesse de Hohenberg, sa femme, au bas-ventre. Ils ont été aussitôt transportés au konak, où ils ont tous deux expiré.

Un évènement européen

L'archiduc héritier François-Ferdinand et sa femme, la duchesse de Hohenberg, étaient arrivés le 25 juin à Metkovitch, à bord du cuirassé « Viribus Unitis ». De là ils s'étaient rendus en automobile à Sérajévo, capitale de la Bosnie, où ils faisaient un séjour officiel.

Depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, les esprits étaient très excités dans la population serbo-croate, et après les victoires serbes dans les deux dernières guerres balkaniques, cette excitation avait encore augmenté.

La brusque disparition de l'archiduc François-Ferdinand est un événement politique européen de la plus haute importance. Le caractère de l'archiduc, les intentions qu'on lui prêtait, ses affinités politiques et religieuses faisaient supposer que son avènement entraînerait dans la monarchie dualiste des changements considérables.

Tout le monde connaissait son attachement au catholicisme et particulièrement aux jésuites, son peu de sympathie pour les Magyars, ses tendances slavophiles et ses projets de trialisme ou d'élargissement du régime dualiste actuel.

L'attentat d'aujourd'hui ne change pas seulement la succession directe au trône. Elle assure, en outre, la succession en seconde ligne telle qu'elle est officiellement prévue.

En effet, les enfants de l'archiduc François-Ferdinand, issus de son mariage avec la comtesse Sophie Chotek, n'étaient pas héritiers du trône après lui. La comtesse Chotek, créée plus tard duchesse de Hohenberg, n'était point qualifiée pour devenir impératrice.

Toutefois on présumait qu'après la mort de François-Joseph le nouvel empereur réussirait à faire reconnaître sa femme comme

---

FEUILLETON DU 29 JUIN. — N. 90

La Dot Fatale

par Georges MALDAGUE

« De temps en temps, de loin en loin, un coup de corne ; il en est, exception plus rare encore, qui, d'un seul coup, sont éventrés, comme les chevaux... *las tripas !*

« Mais, parfois, dans une de nos pistes, un équilibriste se rompt les membres, estropié pour la vie, ou simplement tué net.

« Je la répète, je ne vois en eux que des acrobates.

« Ce sont pourtant de beaux hommes, tu sais, sanglés dans leurs habits collants, aux couleurs vives, brodés d'or ; les jambes, le torse, ma chère, c'est moulé.

« — Je voudrais vous voir à côté d'eux, vous, dis-je à Faradet.

« Et Faradet, avec cette impertinence mondaine, cette belle suffisance que tu lui connais :

« — Peut-être soutiendrais-je avantageusement la comparaison.

« — Eh bien ! faites-vous donc valoir en toréador !

« — Je me commanderai un costume à Saint-Sébastien même !

« — Marcelle ! s'exclama maman, qui pare par là, de loin en loin, me fait les

« Je reviens tout entière au divertissement ; ma migraine, au lieu d'augmenter dans cet endroit surchauffé — quoique du côté de l'ombre — à la fade odeur, il faut bien le dire, de bêtes étripées que traîne à sa suite, après chaque course, autour de l'arène, un attelage de mules des plus coquettement caparaçonnées, — ma migraine, dis-je, cédait peu à peu à l'influence de cette distraction peu ubanale, à la surexcitation qu'elle m'apportait.

« Flacons de sels, éther, eau de mélisse, etc..., tout l'attirail pharmaceutique emporté par maman, dans son mignon sac à main, ne me servit pas ; à elle non plus.

« Mais voilà que notre compagnon nous demande les sels ; il étouffe... la chaleur... il pâlit... Ce que nous l'avons plaisanté !

« Après, il nous avoue que la première fois qu'il assistait à une course — celle-ci était la seconde — il éprouvait au début les mêmes symptômes.

« Les hommes sont des poules mouillées.

« Enfin, pour te résumer mon sentiment, les corridas espagnoles ont, comment dirai-je ? l'expression n'est pas de trop : leur noblesse.

« Je comprends, encore une fois, l'enthousiasme national pour ce spectacle.

« Tout le défilé des « quadrilles » fait le tour du cirque.

« L'émotion, je t'assure, est intense lorsque, l'arène rapidement évacuée, l'alguazil, à cheval, fuyant le dernier, la porte du toril s'ouvre pour livrer passage au combattant, forcément vaincu, mais après quelle lutte !

En cette seconde, les respirations sont suspendues, la bête apparaît.

« C'est généralement la même entrée : un étonnement, un arrêt.

» La large poitrail se dilate, les naseaux s'élargissent, elle regarde.

« Puis, comme elle fond droit devant elle, les cornes contre la balustrade séparant les gradins de la piste, quelquefois même sautant par-dessus, et ramenée dans la bonne voie par une manœuvre habile ; ou elle s'élance sur le premier torero que son œil injecté rencontre, lequel s'esquive avec cette prestesse élégante que je compare à la désinvolture de nos plus merveilleux équilibristes.

« Ce sont les « banderillos » qui lui plantent leurs flèches aux flancs, l'espada qui l'excite et le détourne avec sa « muleta », autrement dit son drapeau rouge, les picadors qui le harcèlent avec leurs lances, le forcent à une défense qui est une attaque, les cornes au poitrail du malheureux cheval tremblant sur ses jarrets, renversés eux-mêmes avec leurs montures et remis sur pied par les camarades, leurs jambières et leu rcotte de mailles les empêchant littéralement de se relever, mais ne les empêchant pas, de loin en loin, à leur tour, d'être grièvement molestés.

« Oui, cette bête, contre qui s'allient tous ces hommes, ce taureau, dont les naseaux jettent du feu, et qui défend sa vie, son souffle emplissant l'arène, le sable volant sous ses pieds, farouche et indomptable, regardant en face l'épée de l'espada, ce taureau, qui voit rouge et dont la robe ensanglantée est superbe : à lui les honeurs de la course !

« La fin encore est belle, belle et mélancolique.

Le poumon perforé — mauvais coup que sifflent les amateurs les plus enragés — ou frappé au bon endroit, il fléchit sur lui-même et va, lentement, contre cette balustrade franchie tout à l'heure, se coucher pour mourir... »

Marie-Thérèse ferma le cahier.

Assez pour ce soir.

Le lendemain elle finirait.

Son père était-il rentré ?

La jeune fille poussa une des persiennes.

Comme la veille, toute la campagne se trouvait baignée par la lumière lunaire.

Chaque chose se détachait nettement dans le panorama mystérieux et doux qu'elle avait devant elle.

Mlle Varagniez faillit jeter un cri.

Un homme, *lui*, courait, les chiens sur ses talons, à travers la prairie.

Il arrivait contre la ferme.

Une minute, il disparut, longeant les bâtiments, puis se jeta au travers de la cour, avec la même allure de démon.

Il n'avait vu ni persiennes ouvertes ni lumière.

Sa fille joignit les mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! devient-il fou ? Ayez pitié de nous !

Que se passait-il ?

Il y avait quelque chose... Quoi ?

Et c'était lui qui voulait revenir ici...

Ah ! tout cela finirait mal.

Les chiens, tranquillement, retournaient à leurs niches.

Le maître ne montait pas.

Car, quelques précautions qu'il prît, il fallait qu'elle l'entendît passer contre sa chambre.

Et elle avait beau prêter l'oreille, entr'ouvrant même cette porte.

Rien.

Il s'écoula bien un quart d'heure, une demi-heure.

Elle se remit à la fenêtre.

Personne dans la cour.

Que faisait-il en bas ?

La volonté de le savoir s'empara d'elle, si obsédante en quelques instants qu'il lui fallut y céder.

Elle saisit sa lampe, sans songer qu'un bougeoir lui eût été plus commode pour descendre sans enlever l'abat-jour qui vacillait dans sa marche.

Et la voilà au long du corridor, étouffant ses pas de crainte que quelqu'un pût.

La voilà descendant l'escalier avec les mêmes précautions, s'appuyant d'une main au mur.

Une terreur différente complique celle qu'elle éprouve déjà.

Il lui semble — comme il semble parfois à la Pételoune, dans sa grande cuisine, — entendre la voix rude, la voix d'homme de la tante Agathe.

Il lui semble que Chérie va passer, ombre triste, au bas de cet escalier, traversant le vestibule, et allant vers cette pièce maudite, où s'est accompli le crime.

Ah ! pourquoi, mon Dieu ! pourquoi a-t-il voulu revenir ?

Il est en bas.

Elle en est sûre...

Et elle n'entend rien.

— Père, prononça-t-elle, la descente accomplie, la pénible descente, où plus d'une fois elle fléchit, la lampe très lourde pour son bras, père, où es-tu ?

Que fais-il ?

— Père, père, je t'en prie...

Personne dans la salle à manger, dans le salon.

Elle revient vers le vestibule, qu'elle traverse, pénètre dans l'office.

Il n'y est pas.

La jeune fille hésite...

Dans cette cuisine, seule, le soir, à l'heure où a dû se commettre l'attentat...

Elle n'osera pas y entrer.

Et pourquoi ? Quelle faiblesse, lorsqu'il lui faut tant de courage...

Son bras tremble si fort que la lampe, penchée de côté, va s'éteindre.

Elle a eu une terreur plus grande, qui manque de la lui faire lâcher.

Celle apportée de Paris pour sa table de travail, plus petite et éclairant autant, tenant moins de place, elle en a garni le bureau de Frédéric, et l'on a monté chez elle une des lampes du salon.

Elle s'aperçoit seulement que c'est celle que tante Agathe posait sur le guéridon devant lequel elle tricotait, celle qu'elle prenait lorsque tout le monde était couché pour faire sa tournée quotidienne.

Et dans sa crainte qu'elle ne lui échappe, elle s'élance vers la cuisine, va la poser tout d'une traite sur la huche, où la nuit du meurtre elle s'est éteinte.

A peine l'a-t-elle placée là que, dans le rond de lumière qui fait par terre l'abat-jour, Marie-Thérèse aperçoit, près de l'âtre, à l'endroit où elle a regardé la tache rouge qu'y a laissée longtemps la mare, étenque en traînée jusqu'aux marches de la cour par le corps qu'ont tiré Pulchérie et Pierrounet, elle voit une grande forme noire, un corps au visage exsangue.

C'est son père.

La jeune fille ne tombe pas, terrassée par ce coup de foudre, auprès duquel n'est rien l'émotion par laquelle elle vient de passer.

La réaction se fera chez elle, mais pas plus en cette heure critique qu'aux autres heures terribles qu'elle a traversées, son courage ne l'abandonnera pas.

S'il est mort et que ce fin puisse éveiller un soupçon, elle l'écartera, ce soupçon.

On parle du dévouement maternel, du dévouement de l'épouse. Mais le dévouement filial ne surpasserait-il pas ces deux-là s'ils pouvaient être surpassés !

G. A. MALDAGUE.